

Le Libertaire

TÉLÉPHONE : 422-14

HEBDOMADAIRE

Rien ne vient de rien ; rien de ce qui existe ne peut être détruit.

DEMOCRITE.

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an 6 fr. »
 Six mois 3 fr. »
 Trois mois 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET REDACTION

PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal

à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

Un an 8 fr.
 Six mois 4 fr.
 Trois mois 2 fr.

Une Fête à l'Hôtel des Sociétés Savantes

C'était vendredi 20 mai. Dès 7 h. 1/2, une foule émue, avide de voir, d'entendre encore, d'applaudir, d'acclamer la grande et tant aimée Louise Michel, se pressait rue Danton, pour la conférence annoncée. Chacun veut entrer coûte que coûte, les uns venus de bien loin, d'autres âgés, souffrants tiennent à assister, peut-être pour la dernière fois, à cette fête de résurrection.

Mais bientôt la salle est comble, et on entre toujours ; on s'entasse aux tribunes, on envahit les allées ; pourtant l'agitation fait enfin place à un silence respectueux, pour écouter le récit émouvant de cette maladie qui a failli emporter la grande citoyenne. Louise Michel a vu de près la mort ; la vie s'était comme retirée de tout son être, sa pensée sommeillait dans un calme bienfaisant. « Nul souvenir, nul souci... c'était très doux, dit-elle !... Comment peut-il se faire que je sois revenue de si loin ? Sans doute ce phénomène doit s'expliquer par les soins affectueux qui m'entouraient. Des témoignages de sympathie m'arrivaient de toutes parts... tant de marques d'affections ont dû avoir une influence sur moi ; il est bien certain que j'ai eu, dans ma faiblesse, le sentiment que tous ces cœurs aimants, ces mains qui se tendaient vers moi me rappelaient à la vie ». C'est avec une vive émotion que l'auditoire acclame ces paroles, empreintes d'un altruisme irrésistible.

Mais ce n'est pas pour se reposer, continue l'impétueuse conférencière, qu'elle a retrouvé ses forces ; elle va poursuivre avec ardeur la campagne de propagande projetée, elle va porter au loin, partout, la semence de vérité, d'espérance dans la justice, qu'elle entrevoit dans un avenir meilleur. Elle voudrait que dans une envolée, l'humanité s'élève, l'esprit large, le cœur grand, vers des régions supérieures, où règne l'amour du vrai, du beau... Il faut que les hommes justes prennent à cœur leur conscience... il ne suffit pas de désirer l'affranchissement il faut vouloir, il faut l'effort, l'énergie persévérante...

L'effort et la persévérance ! la grande révolutionnaire en donne un exemple éclatant. C'est avec une vigueur surprenante qu'elle continue à exposer ses théories libertaires. Ardente, convaincue, elle voudrait faire passer dans tous les cœurs ce désir de bonheur universel, qu'elle rêve pour tous les déshérités, les souffrants, les exploités, résignés, victimes d'une société corrompue !

Pour elle, l'espoir de consoler, soulager, éclairer ses frères et sœurs, la fera vivre encore longtemps, pour le bonheur de ceux qui l'entourent, de ceux qui ont foi en sa parole, qui à son exemple voudront se dévouer, consacrer leur force et leur talent à la cause de l'humanité.

Il va sans dire que dans sa nomenclature des malheureux, des désespérés, la grande citoyenne Louise Michel n'a pas oublié la femme. C'est pour la triste et navrante victime, que la faire jeter dans l'enfer de la prostitution, qu'elle garde ses accents les plus pathétiques. Les larmes sont prêtes à couler lorsqu'elle évoque les souffrances, les tortures, les injustices inouïes, d'une organisation officiellement établie par l'Etat, sous le contrôle d'une police infâme !... mortel outrage à la liberté individuelle.

Ce qui brille d'un éclat magique chez Louise Michel, ce sont les qualités du cœur. Qui donc disait que les sentiments sont incompatibles avec les idées ? Qui parle de la lutte des idées et des sentiments ? Les sèches et arides théories de certains sociologues, qui oublient que la femme fait partie du genre humain, sont condamnées d'avance ; leur enseignement sera stérile. Combien de systèmes philosophiques sont tombés dans l'oubli pour cette raison ?

Après de chaleureuses acclamations à la très chère et bien aimée Louise Michel, le citoyen Girault prend la parole pour une conférence très savante, très documentée, qui traite d'une société meilleure. C'est avec beaucoup de conviction et d'éloquence qu'il développe ses idées humanitaires fort appréciées d'un auditoire choisi.

Gleyre Yvelin.

ARDENTE VISION

Dès huit heures du soir, on s'entasse aux Sociétés savantes.

Camarades venus une fois encore, entendre cette voix douce, falote, mystérieuse qu'on croyait s'être tue ; étrangers pour

qui les tristesses et l'éloignement de leur pays donnent à Louise quelque chose de symbolique ; des femmes, vieilles compagnes de lutte, ou plus récentes amies ; un public enfin très complet, silencieux, étonné, ébahi, dans l'attente de voir encore cette femme qui fit couler tant d'encre, qui vit couler tant de sang, supporta tant de misères, et qui malgré tout, si simple, si humaine, chancelant encore sous la terrible maladie qui l'avait terrassée, va tout à l'heure secouer son frère corps pour maudire et pour espérer !

Et importants, affairés, ça et là courent quelques journalistes ; fracassants et bêtas comme à leur habitude, ils emplissent salle et couloirs, songeant à l'interview possible, dans la secrète angoisse de n'y rien comprendre, avec aussi la rassurante pensée de l'adapter à leur cerveau... au niveau de celui de leurs lecteurs.

C'est pourquoi l'un d'eux décrira le lendemain une pharminieuse apothéose, la foule en extase, Louise portée en triomphe dans les salves de vivats, tandis que les plus proches déchièteront religieusement sa robe et son manteau ! ! !

Cet enfant de chœur eût dû naître veau gras ! Jamais, je crois, une conférence n'eût lieu dans un silence si profond et c'était saisissant, alors que tout se taisait, d'écouter la faible voix s'envoler dans la salle, s'accrochant ça et là dans un éclat plus fort, mais si sincèrement, si simplement, que les applaudissements n'osaient en interrompre le cours.

On eût dit la véritable image de ce monde où nous nous débattons. Dans le grand hurlement de la misère quotidienne, dans les clameurs de la répression, un arrêt subit s'est fait tout à coup. Plus rien ne bouge, tout se tait. Puis la conscience humaine, murmure... un souffle, un rien... Puis elle a continué, a grossi, s'est peu à peu enflée, échauffée... elle devient la voix de l'anarchie qui balait le vieux monde !

M. F.

PRIME A NOS ABONNÉS

A tous les nouveaux abonnés d'un an, et à ceux qui déjà abonnés renouvelleront pour une année, nous ferons cadeau d'un superbe portrait photographique de notre amie LOUISE MICHEL. Ce portrait, d'une valeur de 15 fr., grâce à un arrangement spécial avec la photographie Léon Maës, 17, rue de la Chapelle, Paris, nous pouvons le laisser à ceux de nos lecteurs qui ne peuvent s'abonner, au prix de 2 fr., pris au LIBERTAIRE, par la poste 25 centimes en plus.

L'épreuve photographique collée sur carton, applique gaufré nouveau genre, de la dimension de 31 centimètres sur 41 centimètres, formera, une fois encadrée un très joli tableau que tous nos lecteurs voudront avoir.

Donc, pour un abonnement de 6 fr. pour la France, 8 fr. pour l'étranger, on recevra PENDANT UN AN LE LIBERTAIRE ET SA PRIME, indiquée ci-dessus ; et pour 2 fr., la prime seule.

Adressez lettres et mandats à Louis Matha, 15, rue d'Orsel ; ajouter 25 cent., pour frais de poste, soit 6 fr. 25 pour un abonnement d'un an, soit 2 fr., 25, pour le portrait seul.

N.B. — Prière d'écrire très lisiblement le nom et l'adresse, afin d'éviter toute confusion.

LOUISE MICHEL

A peine de retour à Paris et pas encore remise de ses fatigues, Louise a absolument voulu recommencer la bataille malgré l'avis opposé de beaucoup d'entre nous qui craignaient une rechute.

La salle des sociétés savantes était trop petite vendredi soir pour contenir tous les amis de notre excellente camarade, car, vraiment, c'était bien plus une réunion d'amis qu'une réunion publique.

Voici, ci-dessous, résumée par elle-même, la très intéressante causerie que nous fit Louise Michel.

Nous donnons également le texte que Malato écrivait à Louise, dont Girault donna lecture à l'assemblée :

AUX PORTES DE LA MORT

Il est probable que chaque être, aux portes de la mort, comme à toutes les phases de son existence éprouve des sensations en rapport avec lui-même ; les miennes, pas plus que d'autre, ne comptent donc comme généralisation. Les voici comme notes :

Plusieurs fois, j'avais cru, pendant les premiers temps de notre tournée, que ma

volonté triompherait de la grippe, gagnée dans une ville du nord où nous avions été pris dans une tempête de neige.

Nous faisons, Girault et moi, une conférence chaque soir, lui sous ce titre : « Vers la cité meilleure », moi, sous celui-ci : « Prise de possession » (les grandes lignes de ces conférences seront données prochainement au Libertaire). J'avais grand espoir en cette tournée comme propagande. Notre itinéraire était long et comprenait l'Algérie.

A Troyes, je tombai une première fois malade d'une congestion pulmonaire ; cela se termina assez vite, mais le médecin ne voulut pas me laisser sortir pour la conférence de Chaumont. L'opinion des camarades était semblable à la sienne, je cédai.

Mon opinion personnelle était que le plaisir éprouvé en me retrouvant à Chaumont où j'ai fait mes études, et seule ville, avec Paris, que j'avais vue lorsque j'ai fait mon premier long voyage, celui de Calédonie, et où j'étais attendue avec affection, m'aurait rétablie ; la volonté contrainte se trouvait présenter moins de force pour la suite du voyage.

Après huit jours passés à Troyes, nos conférences recommencèrent. Girault avait dû en faire plusieurs seul pendant ce temps.

Il y eut une ou deux rechutes, mais à Toulon, je croyais avoir enfin vaincu et les dernières paroles de ma conférence étaient que, dans la lutte avec la maladie, j'espérais avoir le dernier mot.

Une fois à l'hôtel Terminus, le contraire se produisit. Alors la congestion pulmonaire se déclara avec une telle gravité que je me sentais descendre de minute en minute à un degré plus bas de l'existence.

L'expression qu'on emploie quelquefois : « la guenille humaine » me semblait pleinement exacte ; je sentais mon corps comme un haillon que moi-même je regardais comme j'eusse regardé toute autre chose. A ce degré tout se matérialise. Les sensations sont d'une acuité d'autant plus grande que les sens peuvent être employés l'un pour l'autre. Il m'a semblé lire, à travers mes doigts, des dépêches que Charlotte, ma jeune compagne, tenait dans ses mains. La manière de lire n'était pas la nôtre, mais une simple impression. Quant aux dépêches, si je ne me trompais pas, je crois que c'est parce que je pensais d'où et de qui elles venaient.

La pensée aussi se matérialise ; elle devient symbole ; le langage humain a disparu.

En se sentant s'en aller dans les éléments on éprouve une sensation double, un glissement très doux sur le même plan, comme en suivant le fil de l'eau, et une dissémination pareille à celle des senteurs ou des couleurs, les molécules se répandent loin, loin.

L'idée est celle d'une incorporation aux éléments. J'avais alors le souvenir d'une impression de Calédonie : par un cyclone le ciel et la mer étaient noirs, des torrents d'eau se versaient comme des océans, et moi, cramponnée à un rocher, je regardais dans ce noir et je sentais une attirance au fond de la mer où rauquaient, pareils à des hurlements de fauves, à des sifflements de reptiles, les flots dans les abîmes ; je sentais aussi profondément que ce jour-là, et la même pensée me revenait, que nous avons vécu dans les éléments.

J'avais d'autres souvenirs encore, entre autres, celui d'un morceau de musique composé par un nihiliste qui n'a pas laissé son nom, que notre ami Huot jouait sur son violon, et qui m'avait fait penser à un trou d'ombre dans lequel on se débattait en frappant de ses bras les parois d'un gouffre. Ces souvenirs avaient plus d'acuité que la lointaine réalité.

Lorsque la dernière heure est attendue par tous autour de vous, quand on ne souffre plus, tant il reste peu de vie, les sens qui d'abord, se suppléaient l'un l'autre, deviennent un seul, les contenant tous ; le temps est un bloc qui vous écrase, le passé éternel est joint au présent, et le présent tient à l'avenir.

A propos de la durée, je me suis trompée, le temps me semblait long comme l'éternité, et pourtant il m'a si bien paru plus court, que j'ai compté huit jours au lieu de trois semaines.

Cette impression doit causer la demande continuelle des mourants : Quelle heure est-il ? Je ne le demandais pas parce qu'à chaque instant, une horloge de gare étant devant la fenêtre, Charlotte ou le médecin la disaient tout haut.

Etant au plus mal, la pensée est plus haute, on regarde le vaste monde comme on verrait un tableau, la guerre paraît une grande tâche de sang, les époques successives des sommets de plus en plus hauts. Les

deux courants humains, l'un vers le passé, l'autre vers l'avenir, s'en vont, se heurtent comme les fourmis d'une fourmilière remuée, dont les unes s'obstinent à s'enlever sous les débris, tandis que les autres emportent à la hâte les larves vers une cité nouvelle.

Je dis moins clairement toutes ces choses, elles étaient alors grandes et belles ; tout le mal venu des misères éternelles a sombré, les amitiés passées et présentes, les sympathies qui se produisent, sont des courants de vie ; il semble que l'amour infini soit devenu un sens, et vous enveloppe. C'est une des forces de l'avenir. C'est de là que je suis revenue et j'ai gardé l'amour infini.

Peut-être la race qui s'élève et qui sera le XX^e siècle comprendra ces choses ; nous ne sommes, nous, que les primates de l'Idée ; l'humanité de demain, élevée avec des mappemondes, des télescopes, des microscopes, pour remplacer les croix, chez qui le mysticisme endormeur aura évolué en amour de l'inconnu, des arts, des découvertes fera la légende future.

Mais le temps où tous seront conscients est loin, peut-être encore, et la lutte pour les conquérir sera rude comme m'a été le retour à la vie.

Une fois mieux, je me demandais, devant toutes les marques de sympathie qui m'ont été prodiguées, ce que je pourrais faire pour les mériter.

Peut-être ce serait en continuant ma vie de propagande, pour la prise de possession du monde par l'humanité, de diminuer les haines entre les hommes, puisqu'elles s'éteignent autour de moi.

Louise Michel.

UNE LETTRE DE MALATO

Paris, 20 mai 1904.

Ma chère Louise,

Vous avez bien voulu m'inviter à prendre la parole comme troisième orateur à la conférence que vous faites ce soir avec Girault. Veuillez m'excuser, si je ne puis être avec vous pour redire infiniment moins bien ce que vous direz de toute votre âme et avec votre inspiration imagée d'artistes : la marche des êtres humains vers une société plus large, plus libre, meilleure, sans frontières, sans lois, sans maîtres.

Et puis, peut-être vaut-il mieux que je n'y vienne pas. Je ne pourrais m'empêcher d'y apporter une note amère et j'estime qu'au lendemain de la terrible secousse qui vous a conduite aux portes du tombeau, vous avez droit, après toute une vie de luttas au repos moral, à l'évocation souriante des destinées futures de l'humanité. La réunion de ce soir, à l'Hôtel des Sociétés savantes, doit être une fête de famille, où vos amis connus et inconnus viendront se réjouir de vous voir et de vous entendre après avoir craint si fort de vous perdre. Le simple tact, à défaut même de l'amitié, suffirait à faire désirer que cette réunion n'ait pas d'autre caractère, sans une note dissonante.

Or, je ne pourrais m'empêcher d'apporter cette note dissonante : je m'explique.

Il est incontestable que les choses se sont améliorées depuis l'époque — six ans nous en séparent — où des troupes imbéciles, dirigées par de parfaits scélérats, voulaient nous courber sous le joug du sabre et du goupillon. On ne parle plus aussi haut de brûler les Juifs dans des chemises souffrées et de décerveler les libres penseurs ; on peut même déplier dans la rue un journal d'étiquette radicale, sans recevoir un coup de poignard dans le dos. C'est un progrès si l'on veut : un progrès bien relatif !

Mais les lois scélérates existent toujours. Le militarisme, si attaqué soit-il, est encore debout et demain, dans le 14^e arrondissement de la Ville-Lumière, tous les chavins, bondieusards et exploiters, grands, moyens et petits, vont s'unir sur le nom du ci-devant colonel Marchand, ridicule héros de réclame, pour tenter un retour offensif du nationalisme.

On parle de dénoncer le Concordat ou, tout au moins, de suspendre les relations diplomatiques entre la République française et le sorcier enjuponné du Vatican. Mais, en attendant, les gens qui ne sont pas assez fous pour croire au voyage de Jonas dans une baleine et au miracle eucharistique des pains à cacheter, sont obligés de payer les malfaiteurs publics qui inculquent aux cerveaux une aussi stupéfiante aliénation mentale.

L'immonde alliance tsarienne subsiste toujours. La France démocratique et so-

cial, la France de la Révolution est encore la vassale du despote cosaque, le seul qui avec le grand assassin de Constantinople et le Pape, continue à incarner dans l'Europe du XX^e siècle les ignominies sanglantes et folles du moyen âge.

Et à l'heure même où les grotesques généraux et amiraux à icônes, sacrés héros par la presse nationaliste et par l'ignorance publique, succombent comme le prévoyait dès le début tout homme de bon sens, sous le choc victorieux des Japonais, à une heure même où inconsciemment — mais qu'importe ! — les fils du Soleil Levant font s'éteindre le soleil couchant du tzarisme, vengeant ainsi la conscience humaine sur les massacreurs de Kitchineff, sur les cosaques policiers aux foudres plombés, à cette même heure, notre république radicale et anticléricale expulse ignominieusement deux nihilistes, Burtsef et Karkhov.

Et nulle voix ne s'élève pour cracher une protestation aux misérables valets du tzar ! Les socialistes ? Les sincères d'entre eux reconnaissent que le mot ne veut plus rien dire, qu'on l'a sali, prostitué. Autrefois, un socialiste, c'était un homme qui, se réclamant de Proudhon, de Karl Marx ou de Blanqui, voulait avant tout détruire l'exploitation économique, changer la base de la société, faisant de la propriété capitaliste une propriété sociale. Aujourd'hui, le socialiste est un monsieur décoré, tout au moins des palmes académiques, qui est reçu dans les ministères quand il n'est pas lui-même chef de bureau. Aussi n'y a-t-il plus d'indépendance pour discuter, et protester contre l'omnipotence policière.

Le radicalisme, qui paraissait agonisant après une faillite de vingt ans, s'est réveillé et rajeuni en absorbant le socialisme.

Et les anarchistes ?

Sont-ils demeurés l'infatigable parti de la révolution ? Le parti qui signale les écueils au navire en marche ? Le parti qui jette le cri d'alarme et de bataille ? Car tant que l'oppression et l'injustice régneront, il faudra qu'il y ait bataille.

Hélas non ! Et je le constate avec douleur puisque, comme vous, je suis anarchiste.

Le rêve et la casuistique ont désagrégé nos forces. On vit dans un monde idéal, se berçant de visions paradisiaques qui seront un jour réalité et oubliant que c'est par une action continue qu'il faut conquérir ce monde meilleur.

Entre ce monde et le présent s'étend encore un abîme qu'il faut combler, combler avec les ruines du capital, du militarisme, des religions, des Codes.

Où sont les ardeurs d'autrefois ? La race des Blanqui, des Reinsdorf, des Spies, des Parsons, des Cafiero, des Bresci, des Angiolillo, n'a-t-elle pas laissé de descendants ? Quoi, on expulse deux révolutionnaires russes et pas un meeting retentissant ! C'est sur la théorie de l'abstention ou de l'amour libre — toujours la théorie ! — que roule l'ordre du jour des réunions.

Demain, la révolte grondera en Russie, génératrice d'événements immenses pour toute l'Europe et, en France, nos camarades continueront à dormir, rêver ou dissenter sur le libre jeu des affinités !

Au lendemain de la crise Dreyfus, un certain besoin de repos — je parle pour ceux qui peuvent se reposer — était dans l'ordre naturel des choses. Mais si ce repos se prolongeait, il deviendrait de la torpeur, de l'ankylose : la faible marche à gauche — oh ! combien faible ! — finirait par s'arrêter. Ce serait de nouveau l'enlèvement dans le marécage opportuniste, en attendant l'assaut de la réaction cléricale et militariste reformée.

Il est temps que ce calme plat prenne fin et que, pour que s'accélère cette marche à gauche, pour que se réalisent nos espoirs, soufflé du large le vent de la révolution.

Nous ne luttons pas pour conquérir les palmes académiques ; nous n'avons pas de députés à ménager, de ministres à servir. Donc, en avant ! Aujourd'hui comme hier et demain comme aujourd'hui !

Voilà, ma chère Louise, ce que j'aurais dit si j'étais venu et ce qu'on pourra lire si cette lettre ne vous semble pas trop amère, dans cette soirée où tous viendront justement vous fêter.

Bien affectueusement à vous,

Ch. Malato.

EXEMPLE

Les nationalistes, antijuifs et autres tardigrades, nous rabattent les oreilles de leurs imprécations contre les juifs, franc-maçons et socialistes, à propos de l'agitation anticléricale.

Seulement, cette agitation, dangereuse pour les derniers partisans du passé, ne l'est nullement pour l'Eglise de France, qui y puisera au contraire une nouvelle force, le clergé séculier, convaincu que le passé est bien mort, et ne saurait renaître, désirerait se rapprocher de la bourgeoisie et se rallier à ses formes politiques et sociales, mais les moines, défenseurs, de l'aristocratie nobiliaire et de ses formes politiques, trop imbus des vieilles traditions, étaient un obstacle, le gouvernement l'a débarrassé de cet obstacle, et nous aurons une Eglise gallicane, revue et corrigée, entièrement sous la dépendance de la bourgeoisie, et de son gouvernement républicain.

Nos gouvernants actuels, comme leurs prédécesseurs, savent bien qu'un peuple sans religion est ingouvernable ; le père Combes s'est affirmé spiritualiste, cela signifie qu'il a compris la nécessité d'une religion pour le peuple, comme Robespierre, seulement, il préfère s'en tenir à celle qui existe que d'en créer une de toutes pièces, et au lieu d'agir contre le catholicisme, comme le croient les jobards, il n'a fait qu'agir sur lui, afin de le reformer, de le moderniser, et par là même de le conserver pour le plus grand bien des bourgeois. Alant dernièrement à Rambouillet, et passant à Vaux-de-Cernay, où se trouve un château des Rothschild, je remarquai sur une place du village un calvaire sur lequel était gravée cette inscription :

Ce calvaire renversé pendant la Révolution,

tion, a été relevé et restauré par M. le baron Henri de Rothschild. Les habitants reconnaissants.

Ce financier juif faisant restaurer un calvaire, démontre que la classe digérante et dirigeante, veut la conservation du catholicisme en France, et ses représentants ne sauraient vouloir et agir autrement qu'elle.

On peut être assuré qu'il en sera ainsi quand les socialistes, voire les plus purs révolutionnaires auront (?) le pouvoir, pas de religion, pas d'Etat durable, ils seront obligés de s'inspirer de cette vérité, comme leurs prédécesseurs, et comme eux, de réformer l'Eglise afin, dans leur intérêt, de la conserver.

Une agitation anticléricale, venant d'un gouvernement, ne saurait profiter au peuple, et ne peut aboutir qu'à un compromis entre l'autorité et la religion.

Georges Paul.

BEAU LANGAGE

Ils ont en horreur les réunions qui se terminent dans le calme ; ils ont toujours peur de manquer une occasion de sauver la société et pour ne pas tomber dans le travers de ces corps qui s'engloient dans l'inaction, ils sortent leurs brigades centrales.

C'était vendredi soir aux Sociétés Savantes que Louise se retrouvait en contact avec tous ceux qui l'aiment et qui étaient heureux, après avoir manqué de la perdre, de la retrouver plus jeune, plus vigoureuse, meilleure même que jamais.

La réunion fut calme et digne ; c'était la visite que l'on rend à une convalescente chère.

La sortie se fit sans incidents et Louise, accompagnée d'amis, se retira à travers une haie de plastrons équivoques et d'unités barrées du chiffre des réserves.

Les circulez ! ! circulez ! ! se répétaient traditionnels et toujours stupides quand le matricule 102 de la 3^{me} brigade dit assez haut et volontairement pour être entendu au moment où la voiture de Louise partait : « La vieille garce ». Je répète l'injure parce qu'elle est telle qu'elle ne peut atteindre personne dans la bouche d'un policier.

Je relevai le propos, lançai son auteur qui, voyant la provocation manquée, menaçait d'arrestation. Les yeux des luyènes flambaient, méchants assoiffés de coups. Sous le cinglement de quelques vérités, les agents se turent, je sortis.

Je sortis navré de voir qu'un homme de trente ans, parce que la Société lui accorde la livrée qu'on donne aux domestiques, se croit obligé d'être moralement sale parce qu'instrument d'autorité.

Ils peuvent avoir la haine de celui qui, fier d'être révolté, jette sur eux le regard de dédain qu'ils méritent ; ils peuvent avoir hâte de frapper et d'insulter celui qui a fouaillé le système dont ils vivent, la société qu'ils défendent ; mais ma compréhension s'arrête là.

Je ne peux comprendre l'expression de cet homme ; elle est faite de haine, de lâcheté surtout.

Etait-ce un ordre pour provoquer ? Etait-ce seulement le cri crapuleux d'un veule agissant pour son compte ? Je n'ose me prononcer.

Mais dans un cas comme dans l'autre, je me demande si, le jour du grand chambard, il ne serait pas enfantin d'essayer d'en faire des cerveaux d'homme au lieu de les expédier policer un paradis de malfaiteurs ?

Fortuné Henry

L'ÉGLISE

Les personnes à cerveau rudimentaire, les esprits sans résistance que les sycophantes en soutane tiennent dans leurs rêts, son irrésistiblement attirés par l'ombre qui règne dans les chapelles, les églises et les cathédrales. Dans le milieu parfumé d'encens et de myrrhe, où pour le Dieu imaginaire, des mâles ayant une robe comme les femmes se livrent à des invocations ridicules, croyants et croyantes s'approchent de la Sainte Table, s'agenouillent à chaque autel, s'inclinent avec respect devant le Saint Sacrement, se roulent fortement devant un quelconque tabernacle. Ce que les prêtres, le pape et le bonze éternel pouffent d'un rire puissant à toutes ces grimaces, à cette comédie des humains.

Les préjugés religieux ont de vigoureuses racines ; les extirper n'est pas une affaire minuscule.

Des milliers d'ignorants ne doutent pas de l'existence d'un être fictif et font tout pour lui complaire, se le rendre favorable ou entretenir dans une grasse oisiveté les histriens dangereux issus des séminaires ou des congrégations.

L'Eglise est un organisme de corruption et de lâcheté. Par ses maximes elle perturbe l'entendement, dévilit les consciences, fait ténérer en les âmes la bassesse et la perfidie. Merveilleusement agencée pour courber les fronts, *ennuaiser* les individus, elle donne naissance à toutes les trahisons, détermine les crimes les plus odieux. Gouvernement spirituel, elle s'est peu à peu transformée en autocratie de l'or. Opposée par intérêt à toute autorité établie, elle n'hésite jamais à s'allier aux despotes du moment, en haine de la raison, de la pensée libre, de l'émancipation intégrale des peuples.

Quand elle a pu gouverner seule, la théocratie a été impitoyable. *Mon royaume n'est pas de ce monde*, fait-on dire à Jésus-Christ auquel, deux cents ans après sa mort, des fumistes sacerdotaux, des tripoteurs d'âmes, attribueront des propos miraculeux.

Contrairement au fils des nuages, l'Eglise, dédaignant à bon escient les richesses célestes, peut s'écrier triomphalement, en russe commère : *Vivent les biens temporels, les autres ne sont pas !*

L'Eglise, peu scrupuleuse sur le choix des moyens, employant tantôt l'astuce, tantôt la violence, imitant en cela n'importe quel

gouvernement, a grossi son douaire jusqu'à la pléthore.

Depuis des lunes et des lunes, son magot mobilier et immobilier a pris des proportions inouïes. Si les travailleurs laissent faire la pieuvre cléricale, ce monstre tentaculaire se gorgera de son sang sans espoir d'échapper à ses ventouses.

Certain gouvernement, le nôtre, ayant besoin de l'Eglise pour étouffer les instincts de révolte, la combat pour la forme, avec des armes fragiles, n'osant ou ne voulant pas l'abattre sans pitié. Ce que rêve la dirigeance républicaine est la suprématie absolue sur son troupeau d'esclaves laïques et non point l'abolition de l'Eglise. Au lieu de périr sous le joug ecclésiastique, on mourra sous le faix bancocratique ou civil.

L'Eglise est un monument de barbarie, d'iniquité. Ce monument, élevé par l'inconscience des hommes, doit être détruit de fond en comble par les foules insurgées et clairvoyantes. Ce n'est pas les timides coups de pic, si coups de pics il y a, des anticléricaux du gouvernement qui réaliseront cette œuvre de salubrité sociale.

Quand les révolutionnaires se remémorent les forfaits de l'Eglise, leur sang bouillonne d'indignation.

Lisez ces lignes significatives de Proudhon :

« De l'an 312 à l'an 394, il a été livré pour le compte du christianisme, entre les compétiteurs païens et chrétiens de l'Empire, 18 grandes batailles, sans compter les séditions, les révoltes, les réactions, persécutions, massacres, spoliations, etc. »

« L'Eglise accapare l'or, l'argent, le numéraire ; dépouille les temples des Dieux, que lui livrent Constantin et ses successeurs ; s'adjuge les propriétés consacrées à l'ancien culte, capte les héritages, fonde des hôpitaux, des églises, et bientôt des couvents ; jette les fondements de la servitude féodale. Tout occupée d'asseoir sa hiérarchie, de préparer sa centralisation, elle ne fait rien pour le salut public. Elle laisse à César le soin de défendre l'Empire, consolée d'avance de l'invasion et aussi prompt à s'attaquer aux chefs barbares, Théodoric, Clovis, qu'elle l'avait été à couvrir l'Empereur. »

Je pourrais multiplier les citations sur ce sujet, mais je préfère renvoyer le lecteur à la lecture à l'innombrable monceau d'arguments fournis ici et là sur le banditisme systématique de l'Eglise, cet abominable pilier de l'Etat.

Eglise et Etat, deux coquins unis contre la pensée, trop longtemps redoutés, mais qui disparaîtront à l'aube de la raison.

Antoine Antignac.

Gausserie ouvrière

« Vivent les Jaunes !... »

Non pas les malheureux ouvriers qui, en France, sont les inconscients suivants des renégats, des policiers, vendus aux patrons et aux curés. Non, pas même ces jaunes encore inavoués, partisans de la conciliation à outrance avec les patrons et faisant mieux les affaires de ceux-ci que celles des ouvriers. Non, il ne s'agit pas de ces individus... Mais « Vivent les Jaunes !... » qui, en Extrême-Orient, font subir aux troupes de nos frères en abrutissement les plus mortifiantes défaites !

Eh quoi ! nous réjouissons-nous donc du sang versé en Extrême-Orient ?

Que non ! Mais lorsque la guerre est déchaînée et qu'il n'est pas en notre pouvoir de l'empêcher, nous n'avons plus qu'à contempler douloureusement ses sanglants effets et à juger quels en peuvent être les résultats.

C'est alors ce qui nous amène à penser que la guerre est le geste révolutionnaire des gouvernements.

Toujours les peuples, jusqu'ici, en ont été les instruments... Voudront-ils bientôt refuser ce rôle si cruel, si dangereux, et sans autres bénéfices pour eux que la souffrance, la misère ou la mort s'ils sont vaincus ; que l'oppression, l'asservissement s'ils sont vainqueurs ? Nous l'espérons bien, et nous y travaillons !

Mais la guerre quelquefois, la défaite surtout, peuvent provoquer dans le pays qui le subit un salutaire mouvement de révolution : ainsi « 1870 » et « Sedan » firent « 1871 » et la « Commune », laquelle à son tour pour longtemps consolida la République, tant souhaitée, mais qui devait duper et désillusionner si bien tous ceux qui la voyaient si belle avant qu'elle ne soit née.

Nous espérons que de la guerre russo-japonaise, et surtout de la défaite des Russes, jaillira l'étincelle susceptible de mettre le feu aux poudres de la révolution en Russie.

Nous nous réjouissons autant ici des déroutes subies par les Russes que des derniers beaux gestes révolutionnaires de nos amis polonais !

Les Russes, battus par les Japonais, c'est la liberté s'acclimatant peut-être définitivement au pays slave !

Déjà, le peuple ignare et inconscient de France, idolâtre de la force brutale dans ses gestes victorieux, commence à être moins enchanté de son alliance franco-russe. Les pitres de la politique et de la presse immonde manifestent moins bruyamment leur patriotisme couard.

Elle chancelle, la fraternité des deux grands peuples, unis dans l'ignorance et l'abrutissement !

Puissent les jours prochains nous apporter encore la nouvelle répétée de multiples corrections infligées aux cosaques abrutis de Sa Majesté Nicolas II, le crétin visionnaire.

Cela rendra peut-être moins vile, moins rampante la catin de République française aux pieds de son impérial souteneur ; cela rendra peut-être moins audacieuse l'ignoble police franco-russe dans ses attentats cri-

minels et arbitraires contre la liberté des individus qui déplaissent au Tzar.

N'est-il pas temps enfin que les semences de crimes jetées en Extrême-Orient par les soins de l'autocratie russe, avec le concours des millions extorqués à la France, germent en actes de justice du Peuple parmi les agresseurs de la Pologne, de la Finlande et de toutes les Russies ?

Certes, oui, nous souhaitons que la guerre voulue par la Russie n'aura pas, pensons-nous, pour conséquence la rétrogradation des idées sociales au Japon. Mais elle aura sûrement pour conséquence de hâter la Révolution en Russie et de libérer ainsi des bagnes russes l'élite de l'intelligence, de l'énergie et de l'activité du pays slave. Voilà pourquoi nous souhaitons sans arrière-pensée, le succès des Japonais.

Notre gouvernement osera-t-il alors signer la convention infâme à laquelle seules la France et l'Angleterre n'ont pas encore adhéré et qui stipule que *tout anarchiste expulsé d'un pays contractant doit être reconduit par la voie la plus courte à la sujétion à laquelle il appartient, c'est-à-dire remis à la police de son pays d'origine.*

Ainsi, tout ce qu'il y a d'odieux dans l'arbitraire est sur le point de s'accomplir si les révolutionnaires et les hommes de cœur de toutes les opinions n'élèvent contre ce projet la plus légitime des protestations.

Déjà l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Turquie, le Danemark, la Suède, la Roumanie, la Bulgarie, la Serbie et la Suisse ont adhéré à cette convention criminelle et, bien entendu, pour que ne s'événue pas la mèche de ce complot, de cet attentat à la liberté individuelle, nulle part les parlements n'ont été avertis. Cela se passe en amis, entre nos diplomates et gouvernants. C'est l'entente internationale des malfaiteurs du peuple, mise en action.

Joignons à cela l'expulsion des réfugiés russes Bourtsch et Krakoff et nous aurons une idée du régime de liberté que nous réserve notre République franco-russe si les armées de sa puissante (!) alliée anéantissaient le Japon.

Notre antipathie pour l'armée russe, on le croira facilement, n'est pas intéressée basement. Nous n'avons pas au *Libéraire* la prétention de préparer le public à un emprunt japonais, comme en d'autres feuilles on le pourrait faire. Mais nous croyons sincèrement que la défaite des Russes par les Japonais, sera le présage du bien-être et de la liberté pour nos frères et sœurs de Russie, pour les révolutionnaires qu'exile, fouette, pend, martyrise enfin le Petit Père et sa bande, pour leur apprendre à vouloir vivre en êtres libres.

Nous laisserons volontiers partir derrière Marchand, le boucher, tous les nationalistes, tous les patriotes ; mais ils seront déjà moins nombreux, car ils savent bien que, pour la Patrie, pour le Tzar, le brave colonel ne marchanderait point leur peau.

Nous laisserons aussi tous les lâcheurs de bottes du Syndicalisme de nuances diverses avoir pour les Russes et leur Empereur les sentiments de reconnaissance et de sympathie du baron socialiste Millebrand.

Nous laisserons enfin les arrivistes roublards du Coopérationisme avoir pour les Japonais les mêmes antipathies que M. Doumer, le renégat fameux qui fut vice-roi au pays jaune.

Mais, joints à tout ce qu'il reste encore de bon et de généreux parmi ceux qui pensent et ceux qui travaillent, nous saurons distinguer entre les Jaunes d'ici que nous méprisons et les Jaunes de là-bas qui, peut-être, nous débarrasseront du Tzarisme honteux qui obscurcit de son autoritarisme infâme le soleil levant des temps nouveaux. En haine du tyran, de sa puissance, et pour les coups mortels qui lui sont donnés en Extrême-Orient, nous disons : « Vivent les Jaunes ! »

G. Yvetot.

L'Absurdité Syndicale et Coopérative

Cinquième réponse (rapide) à Creuse

Ce que raconte Creuse n'a pas le moindre rapport avec la question (syndicalisme et coopération). Quelques mots pourtant au sujet de l'étang vaseux, puisque j'ai eu la bêtise de le suivre dans cette voie malsaine.

J'ai dit : « clarification implique agitation ». La réciproque est fautive et je n'ai jamais ajouté : « agitation implique clarification ». Il ne faut pas me prêter des idées idiotes contraires aux miennes. Pour clarifier, il faut agir de la *bonne façon*, non de la mauvaise, mais il faut agir. Il semble résulter de la discussion que Creuse l'ignorait.

Or, cela déplaît à Creuse qu'on trouble l'eau d'un étang plus qu'elle ne l'est déjà ; il lui déplaît donc que l'eau d'un étang soit trouble, il considère donc comme désirable qu'elle soit claire et alors je lui dis : « S'il ne touche pas à l'eau de son étang, elle restera trouble. S'il y touche, il y aura trouble momentané, peut-être très grand. S'il touche de la *bonne façon*, il clarifiera.

En résumé, Creuse n'agit pas, nous agitons. Il reste à déterminer, bien entendu, si nous agissons de la *bonne façon*. Nous croyons le démontrer tous les jours.

Voilà, je crois, un raisonnement absolument correct, établi (comme les autres), au moyen d'un enchaînement de syllogismes, que je puis mettre, le cas échéant, selon la méthode géométrique, sous forme de théorèmes et que je serais surpris de voir réfuté par une méthode également rigoureuse.

Tiens, mais, j'y pense, la rubrique AGITATION figure justement dans *Le Libéraire* et justement des syndiqués s'en servent. Voilà une occasion pour Creuse de leur faire des remontrances. Seulement, je le préviens qu'il risque de les *agiter* mal).

Tout ce qui précède dit ou redit, j'en reviens toujours à mon point de départ :

Quelle drôle d'idée de nous raconter des histoires d'étangs vaseux, quand la question est celle-ci : « Doit-on tolérer l'intolérance ? Si oui, pourquoi ? »

Creuse nous raconte aujourd'hui d'autres histoires complètement étrangères à la question syndicale. Il nous parle d'engueulades (il a l'air de croire que nous passons notre temps à engueuler sans explications), d'individus en mal d'originalité (Ça, c'est russe. Je me reconnais tout de suite, c'est ainsi que me désignent habituellement les syndiqués), de 2 et 2 font 4 (on a écrit des bouquins là-dessus depuis Leibnitz jusqu'à Poincaré en passant par Condorcet voir son arithmétique), de bûcherons (il paraît que je ressemble à un bûcheron qui s'imaginait avoir abattu un arbre parce qu'il en a secoué les branches). Il paraît aussi que je m'écarte de la question. C'est vrai, toutes les fois que je suis assez bête pour suivre des gens qui vont ailleurs et je le regrette. J'essaierai de ne plus tomber dans ce travers. Enfin, Creuse nous parle encore de Diogène et semble chagrin de constater que je le traite d'imbécile. Diogène avait au moins une qualité. De même que les « kilomètres raisonnables », il n'était pas syndiqué.

Réponse à Henry Gaudry

Certainement, camarade, je crois que vous vous fourvoyez. Il y a des règles générales très précises pour les discussions. Nous aurons occasion de les indiquer tel-même. Ce sont (en les modifiant très légèrement) celles énoncées par Pascal. Elles se peuvent démontrer rigoureusement, bien entendu.

Quand deux individus les connaissent et discutent en s'efforçant de les appliquer, tout va généralement pour le mieux. Dans le cas contraire, on bafouille.

Quand, seul, un des deux individus les connaît et essaye de les appliquer, il y a temps perdu, toutes les fois qu'il s'agit de ramener l'autre à la bonne méthode, car on ne peut pas répondre à autre chose qu'à ce qui a été dit.

Quand on n'a pas devant soi un interlocuteur, quand on n'a que la préoccupation de démontrer sans être interrompu, on peut, si l'on connaît les règles de la démonstration, établir l'ordre de son raisonnement et le suivre sans déviation. On n'a pas alors à être solidaire des déviations d'autrui, on n'est responsable que des siennes propres.

Voilà, camarade Gaudry, ce que j'ai à répondre à vos remarques générales. Il y aurait bien des détails à relever dans votre article. Je n'ai pas le temps. Et puis nous devrions encore et vous me le reprocheriez, très justement. Il vaudrait mieux que je réponde à des observations concernant le syndicalisme, si toutefois vous ou d'autres en ont à présenter.

Réponse à certains camarades

J'ai reçu de nombreuses lettres, non destinées à être publiées, et j'ai essayé dans le cours de cette discussion de bien éclaircir les points qui m'étaient signalés. Il m'est impossible de répondre personnellement à tous. Un point pourtant serait encore intéressant à mettre en lumière.

La besogne syndicale comporte un « fourbi » extraordinaire. Il faut avoir assisté aux séances ineptes des syndicats, il faut avoir entendu les discussions stupides, où l'on ergote sur une blague quelconque, il faut avoir lu les procès-verbaux des secrétaires, il faut avoir vu la pratique des cotisations, des exclusions, des compromissions, des platitudes vis-à-vis de l'autorité, etc., pour se rendre compte combien cette besogne est inepte, autoritaire et écoeuvante, et combien de pauvres diables, qui se montent le coup à eux-mêmes, singent les parlementaires et les gouvernementaux.

Pourquoi les camarades qui ont appelé notre attention là-dessus n'envoient-ils pas des articles précis au Libéraire ?

Paraf-Javal.

Les U. P. et le Congrès Antimilitariste

Au congrès des Universités populaires, les délégués se sont prononcés pour une propagande active contre la guerre. Nous ne pouvons qu'applaudir à cette décision, avec l'espoir que l'effort des U. P. ne se bornera pas à provoquer une éducation antimilitariste toute platonique. On critique l'armée, on s'indigne contre la guerre, mais le jour venu on endosse l'uniforme, et l'on part du pied gauche, avec le fusil sur l'épaule et le sabre au côté.

La propagande pacifiste entre dans une voie nouvelle. A côté des ligues pour la paix, qui comptent influencer les gouvernements, l'action populaire doit pouvoir s'affirmer avec énergie. Le meilleur moyen d'éviter ces guerres, c'est encore, pour les combattants, le refus de se battre, et pour les pacifistes, le refus de se laisser armer.

S'il est interdit de provoquer la désobéissance et la désertion, rien n'empêche de favoriser, dans toute la mesure du possible, les jeunes gens qui veulent se soustraire à la violence des guerroyeurs. Il est même indispensable que les réfractaires trouvent à l'étranger l'appui matériel des corps organisés et la sympathie de leurs membres.

En adhérant au congrès international antimilitariste, la Fédération des Universités populaires pourrait utilement contribuer à rendre plus possible la situation de ses membres qui auront voulu se montrer logiques avec la propagande pacifiste, indiquée à son propre congrès.

R. D.

Nous prions instamment les camarades dont l'abonnement est expiré, de renouveler directement afin d'éviter les frais qu'entraîne le recouvrement par la Poste.

LIVRES A LIRE

SYSTEME MECANIQUE DE LA NATURE

Les divisions systématiques, classes, ordres, familles, genres et espèces, ainsi que leurs dénominations, sont une œuvre purement artificielle de l'homme. Les espèces ne sont pas toutes contemporaines ; elles sont descendues les unes des autres, et ne possèdent qu'une fixité relative et temporaire ; les variétés engendrent les espèces. La diversité des conditions de la vie influe, en les modifiant, sur l'organisation, la forme générale, les organes de l'animal ; on en peut dire autant de l'usage ou du défaut des organes. Tout d'abord, les animaux et les plantes les plus simples ont seuls été produits ; puis les êtres doués d'une organisation plus complète. L'évolution géologique du globe et son peuplement organique ont eu lieu d'une manière continue et n'ont pas été interrompus par des révolutions violentes. La vie n'est qu'un phénomène physique. Tous les phénomènes vitaux sont dus à des causes mécaniques, soit physiques, soit chimiques, ayant leur raison d'être dans la constitution de la matière organique. Les animaux et les plantes les plus rudimentaires, placés au plus bas degré de l'échelle organique, sont nés et naissent encore aujourd'hui par génération spontanée. Tous les corps vivants ou organiques de la nature sont soumis aux mêmes lois que les corps privés de vie ou inorganiques. Les idées et les autres manifestations de l'esprit sont de simples phénomènes de mouvement, qui se produisent dans le système nerveux central. En réalité, la volonté n'est jamais libre. La raison n'est qu'un plus haut degré de développement et de comparaison des jugements...

Jean Lamarck.

(Extrait de Philosophie zoologique.)

ERRATA

Dans l'article « A l'Ecole » du dernier numéro du Libéraire quelques mots ont été oubliés un peu avant la fin (2^e colonne). Voici ce qu'il faut lire :

« ... On apprend aux enfants maintenant la Déclaration des Droits de l'homme, alors que les principes qu'elle contient ne sont plus en rapport avec les aspirations et les idées plus avancées d'une grande partie du peuple.

Il est à regretter que l'école soit en tous temps un facteur de réaction parce qu'en tous temps on y répand les idées du passé, quelquefois celles du présent, jamais celles de l'avenir.

En réalité, elle devrait être neutre... »

Auguste L...

LES RÉPONSES

Sous ce titre, nous publierons chaque semaine les réponses qui seront envoyées au camarade Fouque relativement à l'appel que nous avons publié dans le numéro 26 du Libéraire.

Le camarade Guillaume, de Port-Louis (Morbihan), nous écrit :

« En simple observateur, je constate que seuls jouissent d'une parfaite santé, les individus vivant en liberté, naturellement, sans luxe. Or, il y a tout lieu de croire, qu'à un moment donné, l'humanité a vécu naturellement, sans luxe et jouissait par conséquent d'une parfaite santé. Il est donc incontestable que l'altération de son état de santé provient d'un trop grand écart de la nature, d'un usage exagéré de l'artificiel et du luxe dont elle n'avait nullement besoin.

Si l'humanité, débâsée par les cruelles leçons de l'expérience, reléguait au musée des horreurs toute cette production artificielle aussi meurtrière que monstrueuse qui l'accable, son état de santé pourrait se rétablir. Ce serait alors la fin de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Le citoyen Brimeur, sculpteur, 31, rue Letort, à Paris, nous écrit :

Je doute que l'âge d'or ait pu exister sur notre planète, parce que l'homme est trop chargé d'égoïsme.

Si cet âge a pu exister, ce n'est que lorsque l'homme primitif et ignorant ne connaissait que les lois de la nature.

L'homme étant naturellement égoïste, les causes de l'exploitation de l'homme par l'homme ne sont dues qu'au développement de la civilisation et du progrès. Les plus adroits, les plus forts ont obligé les autres hommes à se soumettre à ce régime.

Etant une des innombrables victimes de notre vilaine société, et tenant compte qu'il est impossible de lutter par la force contre des coutumes ancestrales, j'ai pensé qu'il faut au peuple travailler un nouveau mode de transaction ne pouvant pas se capitaliser, éliminant l'argent et la concurrence et faisant échec au patronat et au commerce.

Je tiens à la disposition des syndicats ouvriers qui m'en feront la demande — et ce gratuitement — la circulaire dans laquelle j'expose mon projet.

Le camarade Henri May, de Toulon, nous écrit :

Des siècles durant, des philosophes, des sociologues, des révolutionnaires, des réformateurs ont nourri la généreuse chimère de vouloir faire cesser l'état malade dans lequel est plongée l'humanité. D'où vient donc qu'après tant de tentatives faites, tant de remèdes proposés, tant de transformations exécutées dans l'organisation politique et économique de la société, l'humanité soit toujours aussi malheureuse, aussi souffrante qu'elle était auparavant, pour ne

pas dire plus ? Est-ce qu'aucun des remèdes proposés n'était le bon, qu'aucune des prétendues panacées trouvées n'était la vraie ?

A notre avis, c'est parce que tous les systèmes imaginés partaient d'une base fautive, n'attaquaient pas la vraie, la seule cause du mal, de la douleur universelle.

L'humanité était malade, il fallait la guérir, mais sans chercher le mal dont elle souffrait. Et vite des centaines de médecins accouraient, s'occupaient d'une prochaine transformation sociale, d'un changement nouveau à apporter dans les institutions gouvernementales ou d'une révolution qui bouleversât de fond en comble les couches de la « société mourante ». A l'heure présente, on s'occupe de l'avènement, par la grève générale, d'une société basée sur le communisme libéral.

Eh bien ! d'après moi, tous ces révolutionnaires, tous ces réformateurs font fausse route.

Il en aurait été tout autrement s'ils avaient procédé avec méthode et s'ils avaient cherché à connaître le genre de maladie dont souffre l'humanité et les causes qui l'ont amenée avant de vouloir supprimer ou atténuer la douleur universelle.

Ils auraient ainsi épargné plusieurs siècles de luttes inutiles, de vains efforts et de tentatives stériles aux individus qu'ils ont réussi à entraîner à leur suite.

Il nous a donc semblé logique de rechercher le mal dont souffre l'humanité et la source de ce mal. Après de patientes recherches et de laborieuses observations, nous croyons pouvoir affirmer que la douleur universelle est la conséquence de la corruption, de la souffrance individuelles. Un simple examen historique nous confirmera dans cette opinion.

Ce que nous constatons d'abord en interrogeant impartialement l'histoire, c'est que

L'âge d'or n'a jamais existé.

En effet, avant l'organisation sociale, l'homme souffrait de ses passions et de ses vices, exaspérés peut-être par l'appât de la lutte pour la vie. Sa corruption naturelle lui faisait apporter dans tous ses actes des instincts de brute et des sentiments de férocité assez semblables à ceux que montrent les armées dans les guerres coloniales.

Les mœurs de nos ancêtres n'ont, certainement, rien qui mérite d'être donné en exemple aux générations présentes et futures. Sociologues, réformateurs et révolutionnaires ne peuvent cependant pas arguer qu'elles furent la conséquence d'une mauvaise organisation sociale, puisqu'il n'y avait pas trace d'une organisation sociale quelconque. Nous sommes donc logiquement amenés à conclure que la souffrance de l'humanité avait alors des causes toutes individuelles.

Plus tard, lorsque les hommes songèrent à se grouper en tribus, en provinces, en nations, ils apportèrent à cette constitution leurs passions et leurs vices. Et si l'organisation arrêtée était imparfaite, c'est à cause des imperfections naturelles de ceux qui l'avaient échaudée.

Cet instinct, nullement solidariste, qui poussait ainsi les hommes à se grouper, n'eut d'autres conséquences que d'exacerber les rapports de groupe à groupe, de tribu à tribu et d'amener l'exploitation de l'homme par l'homme, qui était le but suprême de chacun.

Et pour mieux prouver que la cause de tous les maux et de toutes les souffrances de l'humanité fut et est encore la corruption individuelle, nous allons prendre quelques exemples récents.

Est-ce que les syndicats, les coopératives, les groupes d'études sociales, les U. P., les milieux libres, les groupes d'éducation libérale ne sont pas d'excellentes choses ?

D'où vient donc que tous ces groupements, toutes ces institutions produisent de si piètres résultats et vont souvent à l'encontre du but qu'ils s'étaient donné ?

C'est que l'homme corrompu par ainsi dire les institutions qu'il élève et que les meilleures choses sont par lui rendues inutiles et parfois nuisibles. C'est que tous les groupements ci-dessus, dont le but est noble, le prétexte généreux, l'exemple excellent ont été paralysés à cause des individus qui les composent et qui, au lieu d'y apporter leur énergie, leur foi robuste, leur initiative féconde, y ont traîné leurs vices honteux, leurs passions anormales, leurs mesquines ambitions et leurs calculs intéressés.

Syndicats, coopératives, groupes d'études sociales, U. P., milieux libres, groupes d'éducation libérale ont pitoyablement échoué parce que les individus qui les composent ne sont pas préparés pour mettre leurs théories en pratique.

Ainsi donc, il est bien évident que la douleur universelle a pour cause la corruption individuelle et que l'humanité souffre des passions et des vices de l'individu.

Il nous paraît donc que tous les révolutionnaires et les réformateurs devront se dégager des habitudes ancestrales, chercher à réfréner leurs passions anormales et leurs vices, en un mot se débarrasser à tout jamais des mœurs qui leur ont été léguées par les premiers hommes.

Nous disons aux anarchistes, aux syndicalistes :

« Le succès est à ce prix. Vos généreux efforts échoueront si vous ne vous attachez à cette régénération de vous-mêmes. Et lorsque vous serez des individus conscients de vos droits, capables de vivre sans maîtres et sans patrons, vous pourrez parler de révolution, de grève générale. »

On ne fait pas une société d'hommes libres sans hommes libres.

Le meilleur moyen pour soutenir le LIBÉRAIRE, c'est de lui faire des abonnés. 1 an, 6 fr. ; 6 mois, 3 fr. ; Extérieur, 8 fr. — 4 fr.

Les abonnements se paient d'avance. Envoyer lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel,

Pour faire cesser un malentendu

Je vois avec plaisir que le Libéraire compte parmi ses rédacteurs nombre de camarades qui n'approuvent pas les procédés de discussion de Duchmann.

Il faut bien reconnaître en effet que si la discussion a pris ce tour acerbe et s'est même absolument écartée de son but, cela est bien la faute de celui qui a entrepris cette campagne.

Si le camarade Duchmann s'était contenté d'exposer ses idées et de publier sans commentaires les opinions diverses, nous aurions pu, nous lecteurs, juger en toute impartialité, chacun selon notre intellect et faire notre profit de cette controverse.

Au lieu de cela, Duchmann a tout employé pour provoquer une polémique de personnes et non d'idées, d'abord en nommant des camarades auxquels il attribuait certains propos pour les mettre dans l'obligation de répondre, ensuite en écrivant à d'autres pour provoquer la contradiction, ou bien pour les injurier. Puis, lorsque ces personnes s'étaient laissées aller à répondre, c'était alors un débordement de sarcasmes. Le style de Mme Cleyle Yvelin était filandrevin. Les théories de Mme Kaufmann amusantes. Mme Nelly Roussel était onctueuse et réservée. Mme Gatti de Camond de mauvaise foi. Godel lui, bêtifiait, ça par exemple, c'est joliment vrai puisque je suis tombé dans le panneau comme les autres. Aujourd'hui, nous apprenons que Mme Petit use de procédés douloureux. — A qui le tour ? — Je crois qu'il y aurait lieu de répéter ici après un auteur célèbre : « Ah ! la ferme !... »

En effet, qu'est-ce que tout cela peut bien nous faire, et croyez-vous, mon cher Duchmann, que nous achetons le Libéraire pour y trouver de tels racontars de Pipelet ? Vos injures, qu'elles s'adressent au féminisme en général, ou bien aux féministes en particulier, ne prouvent rien, sinon que vous n'avez pas encore compris un mot de la question que vous-même avez posée.

Le camarade Antignac, dans l'avant-dernier numéro du Libéraire, replace la question sur son véritable terrain et dit d'excellentes choses que tous les féministes approuveront, et pourtant il me semble être de ceux qui pensent qu'il y a inconvénient à séparer le problème féministe de la question sociale prise dans son ensemble. Il pose cette question : Qu'est-ce que le féminisme ? et répond : « C'est l'ensemble des revendications des révoltées ou des électrices. » — C'est sur ce point que je tiens à lui répondre car c'est là que réside le malentendu que je veux essayer de dissiper.

1^o Le « Féminisme », c'est l'ensemble des revendications de la femme. Ces revendications ne sont qu'une partie de la question sociale, nul n'a jamais prétendu le contraire.

2^o Le « Féministe » est celui qui admet le bien fondé de ces revendications, soit qu'il les étudie à part, soit qu'il ne les sépare pas de l'ensemble de la question sociale.

3^o Celui qui trouve absurde l'orateur ou le sociologue qui se spécialise dans l'étude et la diffusion des idées féministes, doit trouver également absurdes les professeurs de géographie, de mathématique ou d'histoire qui n'étudient et n'enseignent chacun qu'une partie seulement de la science.

L'orateur ou l'écrivain féministe est à la question sociale ce que chacun de ces professeurs est à l'ensemble des connaissances humaines.

Mon avis est que nous avons trop de militants orateurs, écrivains, journalistes, sachant juste assez de tout pour se croire universels, et nous n'en avons pas assez qui soient capables de traiter une question en connaissance de cause et avec fruit.

Ceci dit, j'admets très bien qu'on dise l'opportunité de telle ou telle revendication, qu'elle soit féministe ou autre, il est naturel, par exemple, que celui qui ne veut pas pour l'homme du bulletin de vote, n'en désire pas davantage pour la femme, mais moi, qui suis persuadé qu'on ne peut faire la société meilleure qu'en rendant chaque individu meilleur, et cela par l'éducation, je n'attache pas grande importance à cette question, parce que j'imagine qu'une société composée de sages ne saurait user du bulletin de vote autrement qu'avec sagesse.

Henri Godet.

Attention !

Notre gouvernance républicaine ne vaut pas mieux que celle de son copain russe, le « Petit Père » ; au surplus, elles se valent toutes, ayant copié l'une sur l'autre, la liste des « mufferies » à faire au populo.

Cette minorité d'individus, consciente de l'insigne bêtise de la majorité qui la fait bien vivre, n'a qu'une occupation : Cultiver avec soins du « plant de bêtise » : Eglises, Casernes, Patrie, bagnes capitalistes, que le « Troupeau Humain » repique en toute saison avec la sénérité d'un fou, drapé dans une toile à matelas, qu'il présente comme le royal manteau de Jacques I^{er}.

Cependant, des éclaircissements se montrent dans le troupeau sans désigné ; la puissante main de la Révolution s'est saisie de tout ce qui était à sa portée, et, comme elle n'a pas eu la main malheureuse, elle continue ; tous ceux qu'elle a pu agripper, elle les a envoyés à l'école où l'on apprend ceci : le Capital et ses deux accessoires-rabatteurs « Eglise et Armée », sont la cause de tout le mal qui existe. — Qu'il faut détruire le Capital, qui entrainera dans sa chute ses deux acolytes ne pouvant plus vivre, puisqu'il ne les sustentait plus avec l'« argent » leur unique ressource vitale, puisqu'ils ne produisent rien que de rogner effroyablement la part de ceux qui sont utiles. — Que pour cela il est nécessaire de se grouper, pour donner le « coup d'épaule » en mesure, qui jettera bas l'édifice capitaliste ; ce coup d'épaule s'appellera la « Grève Générale », il faut qu'il soit donné bien en mesure car, si tous les intéressés viennent pousser quand cela leur plaira, il y a de grandes chances pour que les premiers venus se fatiguent, aillent se reposer pour revenir : ça n'en finira jamais ; ce serait : attendre longtemps (efforts individuels), tandis que tous ensemble ce serait : faire promptement (effort syndicaliste).

Une fois le nettoyage fait, il est entendu que c'est la négation de l'argent — la prise de possession des instruments et lieux de production — le travail et la consommation, échangés librement — inutile de s'étendre sur ce sujet, nous savons ce que nous voulons.

Mais, la Gouvernance, veille, Attention ! Dans une armoire de fer, elle a enfermé

« l'ordre de mobilisation » ; tous les chefs de gares, de tous les réseaux, tous les receveurs de bureaux de postes et télégraphes, ont, dans leur coffre-fort, une grande enveloppe jaune, cachetée de cire, contenant des instructions pour la mobilisation ; cette enveloppe ne doit être ouverte — parbleu — que quand l'ordre sera lancé télégraphiquement, par la dite gouvernance.

Or, nous serions véritablement des ânes, si nous pensions un seul instant que cet ordre de mobilisation n'est pas le bon « coup de Jarnac » nécessaire pour sauver la Gouvernance, si la grève générale était déclarée. Dans les 24 heures, les affiches nous convoquant tous seraient placardées, l'armée active, les flics, les gendarmes, seraient chargés de nous faire, nous exécuter, et ceux aux « enveloppes jaunes », de nous embarquer : la grève générale serait mort-née.

Il faut donc que, dans toutes les Fédérations, les syndicats prennent l'engagement, sérieux et sincère, de ne pas aller bêler, au lieu de recrutement, aussitôt qu'ils seront convoqués : Nous v'là-a-ah ! Les camarades des chemins de fer de l'Autriche, viennent de nous en donner la triste leçon.

Étroitement groupés, on pourrait aussi trouver le moyen de faire un « retour à l'envoyeur » de cette petite carte postale que nous recevons, et qui nous informe que la « Grande Muette » éprouverait un réel plaisir à nous recevoir 28 jours ou 13 jours, afin de nous faire « crever » si possible : nous pourrions accueillir cette invitation avec toute la « réserve » qui caractérise les « réservistes » ?

A. Ancey.

AGITATION

CONGRÈS ANTIMILITARISTE D'AMSTERDAM (Groupe de Paris).

Le comité d'organisation du congrès antimilitariste d'Amsterdam, réuni samedi soir salle Salzac, a décidé de tenir quatre grands meetings dans Paris, avec le concours de Domela Nieuwenhuis et de nombreux orateurs, les 6, 7, 8 et 9 juin 1904.

Il rappelle aux militants, libertaires et socialistes que le temps presse pour les adhésions et les souscriptions qui sont recueillies chez le camarade Louis Pauthier, secrétaire du Groupe de Paris, 37, rue de Buci (6^e arrondissement).

Une réunion privée sera tenue incessamment. Le numéro 20 de l'*Ennemi du Peuple* qui vient de paraître commence la publication des rapports qui feront l'objet de la discussion à Amsterdam.

Le secrétaire,
Louis PAUTHIER,
37, rue de Buci (6^e arr.).

AUX ANARCHISTES ET RÉVOLUTIONNAIRES

Camarades,

La société est mal faite. Cela veut dire que les mouvements faits sont mauvais et qu'on devrait faire d'autres mouvements que ceux là : de bons mouvements.

Les hommes ne changent pas la société parce qu'ils ne connaissent pas les mouvements à faire pour cela. Si même aujourd'hui une révolution renversait l'organisation sociale actuelle, les hommes ne sauraient pas s'organiser. Il importe qu'ils le sachent. Les livres qui donnent les indications nécessaires pour cela sont à publier et ce serait là, selon nous, faire la meilleure propagande.

Il se trouve que justement un groupe de ca-

marades s'occupe en ce moment à Paris de faire en français ce travail. Il s'agit de publier deux volumes de Paraf-Javal qui éloquent les questions ci-dessus. Ils sont intitulés :

1^{er} Les *Four droits de l'homme et les vrais* ;

2^e *L'Organisation du bonheur*.

Les précédentes brochures de Paraf-Javal : *L'Absurdité de la Politique*, *Libre examen*, etc., ont été traduites dans toutes les langues, et il ne fait aucun bénéfice sur ces publications.

Nous avons donc pensé pouvoir faire appel au concours des groupes et camarades de tous pays pour nous aider à faire l'édition française des deux volumes ci-dessus qui feront plus de 200 pages chacun.

Il nous faudrait pour cela 1.500 francs. Quand nous aurons la moitié de la somme on commencera la publication. Nous avons déjà reçu 75 fr. avant tout appel.

Les souscripteurs seront remboursés comme suit :

1^{er} En un nombre de ces brochures, à leur parution, correspondant au montant de leur avance.

2^e De suite, en brochures de Libre Examen, complètes à 0 fr. 20 au lieu de 0 fr. 25 (port en sus).

Ces deux volumes parus en français, les groupements auront la facilité de les traduire et d'éditer dans leur langue respective.

Nous prions donc tous les camarades et groupements de vouloir adresser leurs souscriptions à Michel Fraussen, 13, rue Montparnasse, Paris (6^e arr.), qui répondra à toutes demandes de renseignements.

Le Groupe.

N-B. Tous les journaux anarchistes du monde entier sont priés de reproduire cet appel.

GRENOBLE. — Aux camarades cordonniers.

Nous venons faire appel aux camarades libertaires de la corporation afin qu'ils nous aident à sortir de la triste situation dans laquelle elle se trouve. Se croyant émancipé, l'ouvrier cordonnier prétend rester dans l'isolement le plus complet. Les résultats, on les connaît, c'est un travail de moins en moins rétribué. Ainsi, à l'heure actuelle, les ouvriers cordonniers de Grenoble gagnent au moins 25 % de moins que leurs camarades de Dijon. Il faut fournir 15 à 16 heures de travail journalier pour un gain de 18 à 20 fr. par semaine. C'est un gain ridicule dont aucun homme de peine ne voudrait se contenter. Tout cela grâce à la dispersion des forces. Est-ce trop de compter sur les libertaires pour nous aider à sortir de cette situation ? Désabusés de la politique ils se trouvent mieux placés que quiconque pour s'occuper activement du relèvement de nos conditions de travail sur la place de Grenoble.

Nous espérons qu'ils répondront à notre appel et nous apporteront leur ardeur combattive.

Le Syndicat.

ESPAGNE

A Barcelone, le camarade Juan Navarro a été arrêté sous le prétexte qu'il pourrait bien être l'auteur d'une feuille clandestine qui doit se publier, « mais qui n'a pas encore paru », ceci est bien espagnol ! L'Inquisition ne faisait pas mieux.

M. Maura, dit Trompe-la-Mort, pour sauver sa vilaine peau — croit-il — n'étant pas satisfait de la mansuétude des conseils de guerre qui ne condamnent quelquefois qu'à deux ans de travaux forcés des journalistes, vient de soumettre aux « cortès » un projet de loi contre la liberté de la presse : on peut encore restreindre, d'après lui, la liberté en Espagne.

Que les Espagnols prennent garde ! Les lois liberticides n'atteindront pas seulement les anarchistes : déjà les prisons regorgent de républicains, de socialistes et de libres penseurs. Si la folie de cet homme néfaste n'est pas enrayée, on peut s'attendre aux pires calamités. Aussi le journal « Tierra y Libertad » engage vivement les camarades à soutenir de tout leur pouvoir la vigoureuse campagne des républicains contre les atrocités d'Alcala-del-Valle.

BOHEME

Le mouvement anarchiste parmi les mineurs de Bohême prend une extension considérable.

Le résultat de la propagande vient de se manifester par des chiffres. En Bohême existe, pour trois centres miniers, une puissante organisation de mineurs ; chaque mineur est membre de cette organisation de par « la loi » et sa contribution hebdomadaire, pour la caisse de la société, lui est déjà retenue sur sa paye. Cette société est complètement autonome par les délégués mineurs. Cent mineurs élisent un délégué et ceux-ci administrent et disposent des fonds de la société. Aux dernières élections, 167 anarchistes furent élus, représentant 16.700 mineurs. Les anarchistes furent choisis de préférence aux candidats nationalistes et cléricaux. Une des premières décisions de cette nouvelle assemblée ouvrière fut d'allouer une subvention de 1.200 couronnes (1.245 francs) par an, au journal anarchiste « Emadina ».

A. R.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons reçu le premier numéro d'une petite revue, paraissant à Costa-Rica (Amérique centrale). Cette revue de 32 pages est nettement anarchiste. Titre : « Vida y Verdad » (Vie et vérité). Prix 10 cent. Adresse : Jonatas Riebel — Casilla n° 380, San José de Costa-Rica.

L'Education intégrale. — Revue Sommaire du numéro du 15 mai

La Sainte-Trinité. — Le mois. — L'alcool. — L'Eglise et le Militarisme. — Ecrasement d'un cerveau d'artiste. — Lait maternisé. — Gants de travail. — Les trois conférences. — A travers les journaux russes.

Ecrire pour tout ce qui concerne la revue à André Girard, 1, rue Chaintron, Montrouge, Seine.

COMMUNICATIONS

Salle de la Coopération des idées, 157, faubourg Saint-Antoine. — Lundi 30 mai à 8 h. 1/2, conférence par Henri Duchmann et Georges Yvetot.

Le Congrès international antimilitariste d'Amsterdam.

Les camarades sont priés de venir nombreux à cette conférence.

Union Bellevilloise, U. P. de Belleville (19^e arr.), 9, cité de Gènes (67, rue Julien-Lacroix).

AVIS

Les cours momentanément interrompus par suite de l'absence forcée du camarade Roussel, reprendront régulièrement à partir du vendredi 27 courant.

Vendredi 27, à 8 h. 1/2 précises du soir, cours de musique.

Mardi 31, à 8 h. 1/2 du soir, cours de dessin. Les camarades de l'U. P. et de la Bibliothèque Communiste sont priés d'assister au cours du vendredi 27.

Causeries populaires des X^e et XI^e, 5, cité d'Angoulême. — Mercredi 1^{er} juin 1904, à 8 h. 1/2, causerie : De tous à tous.

Causeries populaires du XVIII^e, 30, rue Muller. Vendredi 27 mai à 8 h. 1/2, cours d'Espagnol ; lundi 30 mai, à 2 h. 1/2, causerie par A. Libertad sur les théories anarchistes : l'Enfant.

Mairie du X^e arrondissement, 32, rue du Château-d'Eau.

Le samedi 28 mai, à 8 h. 1/2 du soir, grande soirée sous le patronage de la Ligue antifalco-lique.

Conférence avec projections lumineuses sur l'art de bien se porter et l'alcoolisme.

Par F. Shaez-Vézinel.

Partie démonstrative

Athlétisme esthétique. — Gymnastique pratique, par M. Spirus-Gay

Entrée 0 fr. 50 par personne ; pour les enfants au-dessous de 14 ans : 0 fr. 25.

L'Aube sociale, Université populaire, 4, passage Davy, 50, avenue de Saint-Ouen (18^e arr.). — Vendredi 27, docteur Petit : La Vie du sang avec projections ; mercredi 1^{er}, Conseil d'administration ; samedi 4, Soirée mensuelle : 1^{er} D. Pozerki, de l'Institut Pasteur : La Physique de l'Amour. 2^e Audition de E. Bans dans ses ballades rouges. Vestaire obligatoire : 0 fr. 20. — On trouve des cartes au Laboratoire.

Les Plombiers réunis. — Société de Production à base communiste. — Samedi 4 juin 1904, à 8 h. 1/2, salle de l'émancipation, 38, rue de l'Eglise, grande fête familiale. Conférence par Liard Courtois.

Concert avec le concours assuré de Montheux, Ch. Charnat, Père Lapurge, Nicolas Aubry, Villevall, Choral de l'Emancipation, Bal de nuit.

On trouve des cartes dans les coopératives et à la Bibliothèque communiste, 38, rue de l'Eglise.

L'Education libre, 26, rue Chapon. — Souscription permanente à la brochure à distribuer n° 3. Déclaration d'Emile Henry à 1 franc le cent, port en plus. Nous invitons ceux qui sont partisans de cette propagande à nous envoyer leurs souscriptions. C'est de l'empressement des camarades à y souscrire que dépend l'apparition.

Réunion samedi 28 mai, à 8 h. 1/2 du soir, à la salle Pienne, 92, rue des Archives (3^e arr.). — Les camarades qui ont suivi la campagne abstentionniste, les candidats abstentionnistes et le camarade Jean Grave sont spécialement invités de bien vouloir venir à cette réunion pour discuter une question nouvelle qui s'est présentée pendant ladite campagne.

Le camarade L. Mignot répondra aux attaques faites à ce sujet.

(Très urgent).

Les Libertaires de Saint-Ouen vous invitent à assister à la causerie faite par le camarade Béquet.

Sujet traité : « Le travail chez la femme », salle Duval, 82, rue des Rosiers, le samedi 28 mai 1904, à 8 h. du soir.

Le Milieu libre de Provence. — Dimanche 29 mai, à 5 heures, réunion. Discussion des moyens de création immédiate de la Colonie.

Présence indispensable de tous les camarades adhérents.

Groupe de Jeunesse Syndicaliste et révolutionnaire de Marseille. — Dimanche 20 mai à 5 heures du soir, réunion générale.

Versements des quotités. Questions urgentes. Présence indispensable.

TOURCOING. — Tous les mardis réunion du groupe général à 8 h. 1/2 du soir, rue de Gand, Cour Besson.

IVRY

Salle Jourdan, 20, rue de Choisy. — Samedi 28 mai à 8 h. 1/2 sont convoqués tous les camarades de la région pour la formation d'un groupe.

PETITE CORRESPONDANCE

Alger. — Léon, T. Villeméjane, 6, rue Calérier, Nîmes.

Ligue de la Régénération humaine

27, Rue de la Dûée, Paris XX^e.

Moyens d'éviter les grandes familles, *orochure* à 0,30 c. — *Brochures* à 5 c. : *Libre amour*, *Libre maternité*, *Population*, *prudence procréatrice*, *Contre la nature*, *Le Néo-Malthusianisme et prochaine Humanité*, *L'Education intégrale*. — *Feuilles de propagande* à 60 c. le cent. *Régénération*, organe mensuel 10 c. le N^o. Abonnement 1.50 par an.

En vente au "Libéraire"

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

LE PROBLEME DE LA REPOPULATION, par Sébastien Faure.....	0 15	0 20
La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière (M. Nottlau).....	0 10	0 15
Communisme et Anarchie (P. Kropotkin).....	0 10	0 15
L'Absurdité de la politique (Paraf-Javal).....	0 15	0 20
Libre examen (Paraf-Javal).....	0 25	0
Les deux haricots, image par Paraf-Javal.....	0 10	0
La Substance universelle (Albert Bloch et Paraf-Javal).....	1 25	1
Les Hommes de Révolution, par Michel Zévaco ; Jean Jaurès, Ern. Vaughan, J.-B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemane, Gérauld-Richard, La livraison.....	0 15	0 15
Lueurs économiques (Jacques Sautarel).....	0 25	0 35
Désenchantements (Jacques Sautarel).....	0 30	0 50
Ballades Rouges (Emile Bans), préface de Laurent Tailhade, avant-propos de Paul Brulat ; couverture de Couturier.....	0 50	0 60
in de la Congrégation. — Commentaire de la Révolution (U. Gohier).....	0 20	0 25
Morale anarchiste (Kropotkin).....	0 10	0 15
Machinisme (Grave).....	0 10	0 15
Panacée révolutionnaire (Grave).....	0 10	0 15
Colonisation (Grave).....	0 10	0 15
Entre paysans (Malatesta).....	0 10	0 15
Militarisme (Domela).....	0 10	0 15
Aux femmes (Gohier).....	0 10	0 15
La femme esclave (Chaugli).....	0 10	0 15
L'Art et la Société (Ch. Albert).....	0 15	0 20
L'Education libertaire (Domela).....	0 10	0 15
Déclarations d'Etienne (1 ^{er}).....	0 10	0 15
Grève générale (par les Etudiants).....	0 10	0 15
L'Anarchie et l'Eglise (Reclus).....	0 10	0 15
Patrie, guerre, caserne (Ch. Albert).....	0 10	0 15
Auguste Rodin, statuaire (Veidau).....	0 75	0 90
La guerre de Chine (U. Gohier).....	0 25	0 30
Les Temps Nouveaux (Kropotkin).....	0 25	0 30
Aux Anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert).....	0 10	0 15
L'Anarchie (A. Girard).....	0 10	0 15
L'Anarchie (Kropotkin).....	1	1 25
L'Education pacifique (A. Girard).....	0 10	0 15
Eléments de science sociale (La Pauvreté, la Prostitution, le Célibat), 1 vol. in-8° 500 p.....	3	3 50
Ou Rêve à l'Action, poésies, par H.E. Droz ; 1 vol. in-8° 300 p.....	4	4 60
En révolte, poésies, par Antoine Nicot, préface de Charles Malato.....	0 75	0 85
De Ravachol à Caserio, notes et documents (Henri Varennes).....	2 25	2 75

Paroles d'un Révolté (P. Kropotkin).....	1 25	1 75
La Grève Générale révolution (E. Girault), couverture de J. Hénault.....	0 20	0 30
Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire.....	0 10	0 15
La Mano Negra, documents publiés par G. Clémenceau, couverture de Lucie.....	0 10	0 15
La Mano Negra et l'Opinion française ; couverture de J. Hénault.....	0 05	0 10
Un peu de théorie (Malatesta).....	0 10	0 15
Les crimes de Dica (S. Faure).....	0 15	0 20
Un problème poignant (E. Girault).....	0 20	0 25
La Femme dans les U.P. et les syndicats (E. Girault).....	0 15	0 20
L'Anarchie (Malatesta).....	0 15	0 20
En période électorale (Malatesta).....	0 10	0 15
L'Immoralité du mariage (Chaugli).....	0 10	0 15
Causeries libertaires (J. de l'Ourthe).....	0 10	0 15
Pourquoi nous sommes internationalistes.....	0 15	0 20
Rapports du Congrès antiparlementaire.....	0 50	0 80
Nouveau Manuel du soldat.....	6 10	0 15

DIVERS

L'Anarchisme (Eltzbacher).....	3	3 50
Les tablettes d'un lézard (Paul Paillette).....	2 50	2 80
Les Soliloques du pauvre (Jehan Rictus), Nouvelle édition augmentée de poèmes inédits. Illustrations de Steinlein.....	3	3
Les Cantilènes du malheur (Jehan Rictus).....	1 25	1 50
La Feuille, par Zo d'Axa ; collection complète des vingt-cinq numéros parus, non pliés et renfermés dans une couverture papier parcheminé (format petit in-4).....	2 75	3
De Mazas à Jérusalem (Zo d'Axa).....	2	2 90
En Dehors (Zo d'Axa).....	0 80	1
Le Permissionnaire (drame antimilitariste, en un acte), par H. Hanriot.....	0 20	0 30
Véhicement (poésies) (A. Veidau).....	1	1 50
La Chose filiale (5 actes en prose) (A. Veidau).....	1 50	2
Guerre et Militarisme (Jean Grave).....	2 75	3 25
Les deux méthodes du Syndicalisme (P. Delesalle).....	0 10	0 15
Causes postales : Contre l'Eglise, 6 cartes postales de J. Hénault.....	0 50	0 60

BIBLIOTHEQUE CHARPENTIER

Souvenirs du Bagne (Liard-Courtois).....	3	3 50
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (Alb. Delacour).....	3	3
Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaulle).....	3	3 50
L'Enfermé (Gustave Giffroy avec un masque de Blanqui, eau-forte de F. Braquemont).....	3	3
L'Armée contre la nation (Urbain Gohier).....	3	3 50
Les prétoirs et la Congrégation (Urbain Gohier).....	3	3 50
A bas la Caserne ! (Urbain Gohier).....	3	3

Le peuple du XX ^e siècle (Urbain Gohier).....	3	3
La Vie des Abeilles (M. Maeterlinck).....	3	3
Bilaléral (J. H. Rosny).....	3	3
Les Réfractaires (Jules Vallès).....	3	3 50
Les Rougon-Macquart (Emile Zola) 20 vol. chaque.....	3	3 50
Les trois villes. — Lourdes. — Rome. — Paris. (Emile Zola), 3 vol. chaque.....	3	0 50
Les Quatre évangiles : Fécondité. — Travail. — Vérité. (Emile Zola), 3 vol. chaque.....	3	3 50
La Morale des Jésuites (Paul Bert).....	3	3 50
Théories sociales et politiques (Er. Charles).....	3	3 50
La Mêle sociale (G. Clémenceau).....	3	3 50
Le Grand Pan (G. Clémenceau).....	3	3 50
Les plus forts (G. Clémenceau).....	3	3 50
Œuvres de Descartes (introd. de J. Simon).....	3	3 50
Sous le bonnet (Hector France).....	3	3 50
Chez nos petits-fils (Eug. Fournière).....	3	3 50
L'Arme de demain (Eug. Fournière).....	3	3 50
Les Evocations, poésies (Clovis Hugues).....	3	3 50
Histoire du nihilisme russe (Ernest Lavigne).....	3	3 50
Urbain Grandier et les possédées de Loudun (Dr Leguë).....	3	3 50
Le Koran (Mahomet), trad. par Kasimiski.....	3	3 50
La Chanson des hommes, poèmes (Maurice Magre).....	3	3 50
L'Arme nue, poèmes (Edmond Haraucourt).....	3	3 50
Les Caractères de Labruyère (accompagnés des caractères de Théophraste), édit. Ch. Louandre.....	3	3 50
Œuvres de Rabelais édit. P. L. Jacob.....	3	3 50
Les lois solennelles de 1893-1894 (Fr. de Pressensé, un juriste, et Emile Pouget).....	0 25	0 30

THEATRE

« Par la Révolte », scène symbolique de Nelly-Roussel, avec préface de Sébastien Faure, et couverture artistique du statuaire Henri Gode.....	0 50	0 60
Ces Messieurs (G. Ancey), comédie en 5 actes (interdite).....	3	3 50
Fardeau de la liberté (Tristan Bernard), Comédie en 1 acte.....	1 35	1 50
La Clairière (Lucien Descaves et Maurice Donnay) (cinq actes).....	3	3 50
Le Ressort (Urbain Gohier) étude de révolution en 4 actes.....	1 80	2
Les mauvais Bergers (Octave Mirbeau), pièce en 5 actes.....	1 80	2
Les Affaires sont les Affaires (Octave Mirbeau), pièce en 3 actes.....	3	3 50
L'Epidémie (Octave Mirbeau), 1 acte.....	0 90	1
Le Portefeuille (Oct. Mirbeau), 1 acte.....	0 90	1
La Fille Elisa (Jean Ajalbert), 3 actes.....	1 75	2
Le Voile du bonheur (G. Clémenceau).....	1 75	2
pièce en 1 acte.....	1 75	2
Jacques Damour (Léon Hanique, d'après la nouvelle de Zola), 1 acte.....	0 90	1
Le Gage (Frantz Jourdain), 1 acte.....	0 90	1

BIBLIOTHEQUE DU MERCURE DE FRANCE

Le Gai Savoir (trad. p. H. Albert).....	3	3 50
Ainsi parlait Zarathoustra (tr. H. Albert).....	3	3 50
La Volonté de puissance (trad. H. Albert), 2 vol. in-18 à 3 50.....	3	3 50
De Kant à Nietzsche (trad. de Gauthier).....	3	3 50
Le Trésor des Humb'es (Maurice Maëterlinck).....	3	3 50
Introduction à une chimie unitaire (Aug. Strindberg).....	1 35	1 35
Les forces tumultueuses (E. Erbacher).....	3	3 50